



L'homme cri

Dans une petite chambre du X^e arrondissement, à Belleville, le samedi 24 juin 1995, la voix d'un grand poète s'est tue. C'était lors du Marché de la poésie qui, tous les ans depuis 1983, tient ses assises place Saint-Sulpice, à Paris. Le symbole était si fort, si évident qu'on ne pouvait s'empêcher de penser qu'André Laude avait choisi le jour et l'heure de sa mort en lâchant le maigre lien qui le reliait encore à la vie.

Tout le monde a droit à son « coup de dés », fût-il ultime. Pas de hasard, donc, dans sa décision : c'était le moyen de rappeler au rassemblement des poètes que lui, André Laude, quittait la compagnie, un cri d'amour et une insulte à la bouche. C'était aussi une adresse à ceux de « sa tribu », une tribu sociale, sans totem, mais qui savent, eux, que « viendront d'autres horribles travailleurs. Ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ».

A bout de rebuffades, d'usure sociale, d'espoirs déçus, à bout d'intrigues subies, de tracasseries administratives, par manque absolu de confort de vie et d'écriture, il avait atteint la limite extrême de la fatigue, de l'épuisement morbide.

Comme dans les empoisonnements au mercure et autres métaux lourds, les poisons des défaites, partout dans le monde des sans-droits, des sans-terre, du peuple des abîmes, se sont accumulés jusqu'à ruiner son organisme. Se sont ajoutées dans cette équation les vapeurs d'alcool d'un vin trop souvent partagé. La goutte de tournesol...

Comme pour Gérard Neveu laissant à côté de lui un ultime message signifiant la fin d'un voyage désormais sans espoir, André Laude avait griffonné un dernier poème.

*Ne comptez pas sur moi
Je ne reviendrai jamais
Je siège là-haut
Parmi les élus
Près des astres froids*

*Ce que je quitte n'a pas de nom
Ce qui m'attend n'en a pas
non plus
Du sombre au sombre, j'ai fait
un chemin de pèlerin.
Je m'éloigne totalement sans voix
Le Vécu m'a mille et mille fois brisé, vaincu
Moi le fils des Rois.*

Ce n'est pas un testament, pas un message à passer, ceux qui restent sauront ce qu'ils doivent en penser selon ce qu'ils auront su faire.

Pas même une pièce d'or dans la main ou sous la langue, pas de passage à payer. Seulement l'énoncé d'un simple viatique qui lui permettra de se présenter nu comme au jour de sa naissance devant on ne sait quelle table ronde, prendre place devant l'assemblée de ceux qu'il reconnaissait pour ses pairs et qui l'acceptaient comme tel.

Sans illusion mystique ou religieuse, mais plutôt avec une dernière et fière apostrophe au nez d'une société qui n'avait pas su ou pas voulu lui donner une place, il s'en donne une qu'il ne tient que de lui-même, lui, « le fils des Rois ».

Cette mort est d'un poète.



André Laude, « fils des Rois » ! Lui qui revendiquait ses origines ouvrières. Lui le barricadier, l'insurgé, l'iconoclaste, l'anarchiste, le contempteur d'idoles, le poète incendié, incendiaire, l'insulteur des pouvoirs, l'imprécateur révolutionnaire, le fraternel amoureux...

Il ne faut voir dans cette formule rien d'autre que ce qu'elle est : une image forte, balancée en pleine tête de ceux qui, habillés de convenances, d'allégeances, sont les objets de toutes les transmissions coercitives et antisociales, dans le meilleur des cas les adorants serviles des Rois, de tous les rois.

André n'est pas le sujet d'un Roi, mais l'homme-sujet qui fait l'histoire, qui acte socialement, créativement, politiquement chaque moment de sa vie, chaque poème qu'il écrit.

On peut être et se vouloir frère du « peuple des abîmes », au sens où Upton Sinclair l'entendait quand il écrivait l'histoire des ouvriers des abattoirs de Chicago, et se sentir « prince » sous ses haillons. Mal-être et solitude qu'André exprimait ainsi dans une nouvelle intitulée *La nuit, la campagne, les dieux* (publiée chez Albatroz) :

L'écrivain est en proie à l'angoisse. Son expérience précaire, sa pensée lasse, sa terrible difficulté à bander ses muscles, à surgir du tunnel nauséux et sombre, son corps plus qu'épuisé le tourmentent. Il est « cette blessure rapprochée du soleil » qu'un jour nomma un ami des terres du Sud. Trente années de fracas du monde l'ont déchiqueté, ont infecté la source de la vie. Il n'a plus de boussole, sinon cette rage qui le fait basculer dans l'excès du vin, dans les excès de la voix, l'agression verbale qui, à chaque fois, creuse la brèche. L'utopie est morte après Dieu. La beauté à la fois complexe et simple de l'univers est devenue inaccessible.

En plus des « maîtres » ou référents de sa jeunesse poétique, comme Serge Wellens, Jean Rousselot, Marc Alyn, des admirations qu'avec Jacques Senelier et les surréalistes il partageait : Nerval, Hölderlin, Rimbaud, Louise Brooks, Joyce Mansour, des rencontres et des voix qui comptaient, comme Marcel Moreau, Gaston Miron, Claude Pélieu, Xavier Grall, Ismaël Ait Djafer, Kateb Yacine, Ted Joans, Doisneau, Cartier-Bresson, Bob Giraud, Clementi, Renaud. Enfin, il y a ceux du « dernier carré », comme Jean Pierre Begot, Gérard Bloncourt, Tristan Cabral, Mme David, Jean-Michel Fossey, Yves Martin, Abdellatif Laâbi, Xochitl Macherel, Serge Pey, Didier Manyach, Manuel Vaz et Claire Vitoux.

Prince sous ses haillons jusqu'au bout de sa vie, par et pour la poésie, André est né le 3 mars 1936, au 123, boulevard de Port-Royal, Paris XIV^e.

Son père, Ferdinand Laude, était né au Cateau, dans le Nord. André le disait volontiers occitan d'origine, ce que son nom, Laude, semble attester. Sa mère, Olga Louazon, née à Aulnay-sous-Bois, était, elle, d'origine bretonne. Dans la mesure où elles sont prouvées, ces origines suffiraient presque à expliquer la charge poétique et la capacité de révolte d'André Laude. En effet, ces deux terres de bardes et de troubadours, de résistance et de révolte, de rocs et d'océans, sont par culture et par tradition des pays de contes et d'enchantement, de paroles poétiques et d'actes légendaires.

Ferdinand Laude était ouvrier en installation sanitaire et thermique, et un peu couvreur. Quand il en parlait, rarement, André, qui disait son père violent, tentait de lui donner la stature d'un militant et responsable du Parti communiste, ayant joué un rôle dans la résistance au fascisme franquiste en Espagne puis au nazisme. Il semble qu'il n'en fut rien.

En fait, dans ce qu'il est convenu d'appeler la prime enfance et jusqu'à la sortie de l'école communale, on ne relèverait, pour André Laude, aucun fait saillant, digne d'intérêt, hormis une petite fille de son âge, Françoise, son seul soleil dans cette grisaille, dont la mort, d'une leucémie, à l'âge de douze ans fut pour lui un véritable crève-cœur. Ce jour-là, il sut que la mort est inacceptable et que la pureté peut mourir. Le « vert paradis des amours enfantines » s'est de ce jour transformé en jardin des supplices ; et le restera.

Toutefois, avant de produire les fruits empoisonnés du doute, de l'angoisse, les germes de la séparation insurmontable, ce verger avait produit des fruits sains et pleins de vie. André écrivit ses premiers



poèmes, et c'étaient des poèmes d'amour.

Mais, passé l'assez fréquente versification enfantine et ses limites vite atteintes, la véritable entrée en poésie fut la connaissance de Serge Wellens à qui sa mère, Madame Wellens, libraire, présenta l'adolescent qui lui dérobait des livres de poèmes. Wellens l'accueillit amicalement. Il avait entre autres pour amis Jean Rousselot, Paul Chaulot, Marcel Béalu, Jean L'Anselme. Ils s'étaient regroupés autour d'une petite revue, *L'Orphéon*. Par la suite, ce monde des revues comptera dans la vie littéraire d'André Laude.

Passé les légitimes angoisses existentielles de l'enfance, les questionnements et les quêtes mystiques de l'adolescence, André put écrire : « J'avais perdu la foi en Dieu. Mais l'avais-je jamais eue ? J'aurais voulu que Dieu existât mais quelque chose en moi de violent s'opposait à ce souhait... »

Exalté, mystique, André Laude le resta toute sa vie, mais au sens du Gauguin de Tahiti et l'interrogation qu'il écrit, barrant tout le tableau : « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? ».

Exalté, oui, au sens où tout son être était tendu vers la dilatation et le dépassement de soi jusqu'aux confins, jusqu'aux « Terrae incognitae », continents de la véritable, totale fraternité, qui mettrait fin à nos maux.

Mystique, oui, mais ses héros, sinon ses dieux à lui, c'est d'abord Rimbaud. Le jeune Arthur Rimbaud, d'*Une saison en enfer* et des *Illuminations*, celui du refus et de la révolte permanente, celui des « semelles de vent ». C'est aussi Nietzsche, celui du *Gai Savoir* et de *Zarathoustra*, l'aspiration à l'Homme nouveau, enfin vainqueur de ses petitesesses et de ses pesanteurs.

Ainsi, toute tentative de récupération d'André, fût-elle marginale et feutrée, au compte des croyants est-elle vouée à l'échec. Il a écrit lui-même là-dessus des choses définitives. Le fait que, dans un monde judéo-chrétien comme le nôtre, il utilise parfois des termes ou le nom de Dieu n'infère pas l'exactitude de ce constat.

Les études d'André se terminèrent sans événements remarquables. Vague idée d'entrée à l'Ecole normale ; impossibilité ou renoncement. Fin du chapitre. Il entre dans la vie active comme guichetier au Crédit Lyonnais, à l'agence proche du Printemps et des Galeries Lafayette. Le peu qu'il en dit et les péripéties relatées laissent penser qu'il était aussi doué que Henry Miller, quand il travaillait à la Compagnie des télégraphes américains, pour « foutre le bordel ».

Il ne tarda pas à être sanctionné puis licencié. Au gré des rencontres et des circonstances, il apprend et pratique son métier de journaliste et de critique. Il écrira dans *Combat*, *Le Libertaire*, *Tribune socialiste*, *Le Monde*, *Le Magazine littéraire*, *Esprit*, *Art Tension*, *Albatroz*, *Hors-Jeu*, *D'Autre Part*, *Les Voleurs de feu*. Il fera des expositions et des conférences-débats à la Fnac, des émissions à France-Culture, etc. Les collaborations duraient en fonction des degrés d'accord, de la liberté qu'on lui accordait et du temps qu'il lui fallait en parallèle pour écrire son œuvre.

Il était mûr pour faire un saut vers l'organisation politique. Mais, marqué par les rudes expériences de confrontation avec son père, il se méfiait des staliniens et devint donc, grâce à des rencontres opportunes, communiste libertaire. Il préférait Pannekoek à Lénine, Emma Goldman à la Kollontai. Seul le jeune Marx avait droit à son admiration éblouie.

Lui qui n'avait jamais su « mettre un nom sur sa révolte, lui donner un contenu » était en plein romantisme révolutionnaire. Il écrivit : « *Ma révolte était incandescente. Je ne faisais pas pitié. J'étais sans partage. Je songeais à d'obscures tables rases. Je n'éprouvais qu'un unique désir : dynamiter cette réalité, afin de reconstruire un autre monde sur les ruines. Je brûlais d'impatience. Ceux qui recommandaient la patience, "la patience, camarades !", provoquaient des nausées en moi.* » Il cherchait les moyens du passage de l'état de révolte à la révolution. Révolté, il le restera complètement, sans tabous ni domaine réservé. Il était l'héritier douloureux des brasiers de Montségur ou de Shanghai.

Jacques Senelier était l'ami d'André, et cela amène ce dernier à rencontrer les surréalistes. Lectures éblouies, discussions farouches, participation au rendez-vous quasi quotidien du Musset à « Port Royal » ou à « la promenade de Vénus ». André Laude nourrit une admiration sans borne pour André Breton, mais sa sympathie va plutôt vers Benjamin Péret qui, pour Laude, a l'immense mérite de s'être engagé dans les Brigades internationales simplement et sans effet d'annonce.

Désormais, sa poésie, qui a toujours fait image, en produira beaucoup chargées d'esthétisme surréaliste.



Il est à remarquer que l'activité poétique d'André Laude, qui refusa toute sa vie d'être encarté, donc prisonnier, se référant à Achille Chavée, s'exercera partout et toujours dans le voisinage immédiat, voire le compagnonnage du poétique et du politique. Le groupe aulnaysien de *L'Orphéon*, lui-même influencé par l'école de Rochefort, l'*Action poétique* de Gérard Neveu, Guglielmi, Henry Deluy, André Remacle, les surréalistes, le MNA puis le FLN, les situationnistes, les communistes libertaires. Au dernier quart de sa vie, les gens qu'il rencontrait et pratiquait dans les bars à vins du Marais et les queues de manifestations étaient souvent des transfuges de toutes ces organisations : défroqués du stalinisme, rescapés de la IV^e Internationale, anarchistes sans repères, situationnistes éperdus, soldats fourbus de toutes les batailles, perpétuels résistants porteurs du feu vital.

André se serait bien vu à la tête d'une armée constituée de ces hommes et femmes « toujours battus, jamais vaincus » pourrait-on dire pour paraphraser Hemingway, oui mais voilà, où sont aujourd'hui les Bastille, les palais d'Hiver à prendre d'assaut ? Partout... ? Les dernières années de sa vie, il regardait avec intérêt du côté des banlieues « chaudes », il écoutait et disséquait le rap et avait même écrit quelques textes qu'il destinait à un groupe.

Dès le début, il fit preuve dans son écriture poétique de la fraîcheur un peu naïve de la découverte, sauvée de toute mièvrerie par une capacité d'émerveillement totale. Très vite, il comprit qu'il ne détenait pas la clé des aubes et dépassa toutes les règles de versification. Il développa le noyau incandescent d'une langue dont l'extraordinaire pouvoir d'émotion ne devait rien à la complaisance ni à l'astuce mais tout au désir de dire une poésie à hauteur d'homme, vécue comme la pulsation du sang, comme lucidité acérée, besoin d'aimer et d'être aimé.

La force des images imposées par sa poésie est bouleversante. Mais, contrairement à la déclaration d'Apollinaire, officier sur le front de 14-18 suivant obus et fusants : « Ah Dieu ! Que la guerre est jolie », Laude, lui, décrit le fil de rasoir de l'horreur dans la gorge ouverte de l'innocence pour mieux la dénoncer et la combattre, avec l'arme des mots car tout pouvoir est fondé sur la parole et tout contre-pouvoir suppose la réappropriation du langage, une contre-parole qui fera sauter les portes de toutes les coercitions.

Dans sa monumentale *Histoire de la poésie française*, Robert Sabatier cite Alain Bosquet : « *La vertu exceptionnelle d'André Laude est précisément, malgré la brutale clarté de ses textes, de leur garder une charge d'enchantement, de mélodie et de pureté intacte. Le message passe chaque fois, non pas parce qu'il est un message, mais parce qu'il en dépasse la portée immédiate... Une sorte de sourde magie et de perfection artisanale y est pour beaucoup.* »

Et Robert Sabatier lui-même écrit : « *La scansion fait que jamais les mots ne sont séparés de la vie ou abstractisés. Le poète est engagé dans son existence et dans le plus vaste entourage. Sans illusions, sans compromis, il offre une poésie brûlante, dérangement, provocante. L'art du poète le conduit à jeter l'huile du langage sur le feu de la vie et à entretenir la flamme, à la diriger.* »

Il me semble que c'est bien là ce qui compte et en cela qu'André Laude est admirable. Beaucoup se disent optimistes, pour qui l'optimisme ne sert qu'à masquer un désespoir fondamental, d'autres se disent (ou on les dit...) pessimistes, mais la couverture rapiécée laisse voir en vérité une espérance vitale toujours réaffirmée, combat après combat. André était de ceux-là qui, porteurs de souffrance, sont aussi porteurs de lumière. Il ajoutait de la vie à la vie pour qui savait voir et écouter.

Après sa mort, beaucoup de ses amis — car il avait des admirateurs et des amis indéfectibles — ajouteraient à la somme de ses mérites, de son importance de poète. Beaucoup aussi récidivèrent dans les critiques féroces et stériles, certains écrivant des articles qui étaient des tombeaux à la Klingsor, d'autres se conduisant en entomologistes de la vie, si heureux enfin de pouvoir lui enfoncer une aiguille entre les épaules pour l'épingler dans leur petite boîte. Ils pointèrent et pointeront encore les contradictions de Laude qui a parfois mordu la main qui venait de le nourrir. Et alors ? Les généreux donateurs (et donatrices) qui donnaient comme on donne aux bonnes œuvres attendaient-ils une reconnaissance éperdue de sa part ? Achetaient-ils une indulgence de je ne sais quel clergé des lettres ? Il ne fit pas pire que Rimbaud mordant les mains de quelques parnassiens, voire de Banville, qui lui auraient volontiers flatté le col. Rimbaud eut raison contre la plupart des parnassiens qualifiés de « vilains bonshommes ».

Lorsque la fille de Blaise Cendrars laissa publier une monumentale biographie de son père, elle savait bien — et nous étions beaucoup à le savoir — que ce texte était truffé d'histoires, d'anecdotes, de rencontres et de conquêtes dont beaucoup étaient fausses, fantasmées. Et alors ? Il en restait suffisamment de



vraies pour que sa vie fût extraordinaire. Peu importe s'il rencontra la Kollontaï dans le transsibérien ou s'il fit l'amour à l'Ange bleu dans l'ombre complice de Sainte-Sophie, à Istanbul. Il suffit que le poète et l'homme ait vécu et ait aimé la vie et toutes ses passions. Il suffit qu'il ait de sa « main amie » écrit de fabuleux livres et poèmes, qui ont tant enchanté et fait voyager.

Je trouve qu'André, quand il écrit *Liberté Couleur d'homme* qu'il sous-titre *Essai d'autobiographie fantasmée sur la terre et au ciel avec Figures et Masques* et s'explique dans un avant-lire sur la nature de son ouvrage, est tout à fait « honnête », intellectuellement et poétiquement. A charge pour les thésards futurs d'écrire une autre biographie, autorisée celle-là et qu'ils tiendront pour vraie.

Bien qu'il ait parfois usé, surtout sur la fin, de pseudos pour signer ses textes : Abdul Cadre, Baron Bravo, Abraham Lodz, etc., et qu'il ait été vivement intéressé par le problème des « hétéronymes » que connut et vécut Pessoa, Laude n'avait pas vraiment ce problème, et cela rend plus intrigante et plus émouvante une de ses affirmations les plus fantasmatiques.

Il a toujours écrit, chaque fois qu'il en eut l'occasion et à qui voulait bien l'entendre, que sa mère était juive, qu'elle s'appelait Katz et qu'elle était morte au camp de concentration d'Auschwitz, en Pologne. Cette histoire fut reçue par Hubert Nyssen, qui publia *53 Polonaises*.

La mère d'André est née Olga Louazon. Elle est décédée à l'hôpital de Gonesse le 3 mai 1938, alors qu'il avait deux ans et deux mois. De cette mère cruellement disparue, trop tôt, trop jeune, il ne pouvait avoir que quelques rares et vagues souvenirs. Vivant avec son père, placé ici ou là, il va subir quelques années de « maltraitance ». Il n'a pas dix ans au sortir de la guerre, son père ne va pas tarder à épouser celle qu'André appelle Mère 2. Il accède, avec l'âge, à plus de conscience et commence à se renseigner sur sa maman Olga, sans beaucoup de succès semble-t-il. La mystification des origines de sa mort doit commencer vers cette période. Cette mère dont il ne sait rien ou si peu de choses, il va imaginer pour elle qu'elle est née juive, la rebaptiser Olga Katz et la déclarer assassinée dans un camp nazi, dépecée par les barbelés et les chiens, victime de la Shoah.

Ainsi, à mesure qu'il répète cette histoire ou qu'il la donne à entendre, il finit plus ou moins par y croire, et enfin par l'écrire. Il laisse ses auditeurs penser qu'il est juif puisque la culture et la tradition juives décident que c'est la mère qui atteste l'origine de l'enfant. Ce faisant, il sort sa mère de l'anonymat d'une fin « banale » à l'hôpital de Gonesse, joint son destin à un pan de l'Histoire en la faisant mourir une parmi six millions d'un peuple martyr. Cela lui permet aussi, selon sa perception de la condition humaine, de se sentir et d'être effectivement du côté des suppliciés, des dépossédés, des victimes.

Cette judéité réclamée, affirmée, le place au plus haut point de la souffrance qu'il endure, pour un jour de justice en pleine lumière qu'il espère. Ce lien qu'il atteste ordonne ses révoltes, donne sens à ses combats, établit un lien organique avec l'histoire du monde. C'est aussi une sorte de catharsis qui balaie le contingent et recentre son combat dans toute sa pureté de combat absolu contre le mal absolu.

En s'affirmant comme homme et comme poète, André Laude continue de brandir et d'agiter ses drapeaux noirs, rouges, noir et rouge. Il continue de préférer des discours de prophète, d'établir des liaisons dialectiques, d'écrire des chants d'amour, mais aussi de combat contre les salauds de tous bords. Il rejoint la jeune Algérie indépendante et, comme journaliste et « pied-rouge », il contribue à construire l'Agence de presse algérienne. Le coup d'Etat de Boumediène lui laisse juste le temps de se sauver en catastrophe. Il condamne jusqu'à l'exécration, tout particulièrement, les nantis du petit monde des lettres, les petits marquis de la poésie, les fabricants de colifichets poétiques. Entre deux cimes, il lutte quotidiennement contre les petits hommes gris, ceux qui, dans leurs costumes étriqués taillés dans le code des lois, s'efforcent, et ils font nombre, de s'attaquer à tout ce qui rendrait la vie comestible, en attendant que les hommes, à bout de victoire sur eux-mêmes réinventent l'amour, la fête, la joie, la lumière, le respect, le pain et le vin partagés, le désir et le plaisir.

A la fin, il aurait pu écrire comme Che Guevara dans son *Journal*, juste avant d'être assassiné dans la jungle bolivienne : « *Nous sommes dix-sept sous une très petite lune.* »

André Laude est-il un poète maudit ? Il protestait véhémentement contre cette notion. D'autant plus qu'elle était généralement suivie par une sentence prononcée par des gens qui parlaient souvent la bouche pleine : « L'indigence et la nécessité (parfois rebaptisée bohème) sont un des meilleurs ressorts de l'inspiration et de la créativité. » Réactions de cuistres stériles. Il demeure que, de Hölderlin à Paul Celan, de Germain Nouveau à Dominique Labarrière, de Gérard Neveu à Francis Giauque, des artistes, très souvent



des poètes, paraissent porter sur leur dos d'énormes et malheureux ballots d'adversité : sherpas sacrifiés de toutes les ascensions.

André Laude ne possédait rien, à part le malheureux vestiaire qu'il portait sur le dos, rien, pas un lit, une chaise, un meuble, pas une bibliothèque, un canif, un objet, rien. Et, à part son œuvre, il n'a rien laissé : son œuvre poétique publiée en recueils, mais aussi ses livres, et un volume presque aussi important de poèmes épars dans une dizaine de revues ou dans des sacs en plastique de grandes surfaces laissés ici ou là « en attendant », où l'on trouvait quelques lettres, des poèmes inédits, des sous-bocks griffonnés, des « bouloches » de papier, l'adresse d'un prochain hébergement espéré. En volume et en quantité, cette partie plus ou moins « underground » vaut la partie publiée en livres.

André Laude nous lègue une poésie non corsetée, d'un baroque parfois flamboyant, d'un surréalisme parfois acéré, d'une réalité musicale douloureuse comme un blues ou étincelante comme une improvisation de jazz géniale.

Avant de vous laisser à la tempête amoureuse de son verbe, je pense utile de lui céder la parole pour clore cette brève présentation de sa vie et de son œuvre :

La fin se lève. Qui a parlé. Moi, un inconnu, un fantôme. Nous habitons une terre féroce où les « Droits de l'homme » sont au mieux notre misérable butin. Dans la mort qui monte, j'entends tourner les roues maléfiques qui broient victimes et bourreaux, pêle-mêle.

Le flanc percé d'une lance longue et fourbe, l'homme saigne.

La lumière a rétréci dans notre regard jusqu'à épouser la dimension de la plus minuscule piécette d'argent.

La fin se lève ?

Mais nous n'avons pas encore donné notre accord. Egarés, déchirés d'amour, d'un désir d'amour surgi le premier jour avec nos os, nos vertèbres, nous tentons parfois de nous redresser hors de la bauge de fatalité et d'ennui.

Nous contempons les étoiles glacées sans signification.

Nous questionnons la bête morte, putride, abandonnée au bord du chemin, et le caillou muet.

Nos poings se serrent, se souvenant toujours des antiques rébellions, des songes plus anciens que la mousse au pied des arbres.

La foi a déserté nos cœurs.

Elle a fait place à la terrifiante lucidité.

Mais la lucidité est plus amère que le plus pauvre pain.

Nous nous tenons au bord de l'aube, au bord de la nuit, nous écoutons les voix sourdes des camarades qui agonisent dans les prisons bâties par des mains d'hommes. Et nous creusons des labyrinthes pour parvenir jusqu'à eux, dénouer les haillons, déchirer les chaînes.

Nous tendons à travers les ténèbres l'oreille des désespérés.

Le feu s'est refroidi dans nos muscles.

Devenu matière dure, infracassable, il nous maintient debout, irrémédiables dissidents.

Le dernier mot de ce livre sera le mot REFUS.

Dans le magnifique et émouvant recueil *Riverains de la douleur*, André Laude écrit :

*Je suis ce sang
qui cogne à la vitre
et demande asile
qui supplie une chair
au coin de la nuit
je suis ce sang
qui fracasse les chaînes
qui enfouit le miel*



*dans les blessures
je suis ce sang
en forme de revendications
en forme de couteau
en forme d'azur et de neige pure
je suis ce sang
qui inlassablement
tinte dans les ruelles
du sommeil
je suis ce sang
la branche fleurie
qui relie
l'oiseau à l'espace.*

À bout de ressources, socialement rejeté toujours plus loin, malade d'alcool et de désespoir, épuisé physiquement et psychologiquement, André Laude s'est laissé glisser. Le 24 juin 1995, il est parti...

L'épaule gauche déjetée, parce qu'il a choisi que s'y pose le malheur du monde plutôt qu'un papillon, je le vois le soir, sa menue et fragile silhouette se reflète sur le pavé mouillé.

Dans la nuit des ruelles du Marais, il s'éloigne doucement, sans fin...

Yann Orveillon



À UN FRERE DE LA CÔTE

Pour Yann Orveillon

Sois ce qui en moi
n'arrive pas à
être
naître
Sois le fleuve en joie
que le poisson froid
pénètre
jusqu'à l'arête
Sois la vache qui va paître
entre les astres de plomb
dans le champ céleste
Sois le buisson de feu
où se jette l'agneau
Sois mes deux yeux
crevés par Jésus-Christ
et son complice le prêtre.
Sois ce pur cri
cette lutte mêlant races et races
Soit cette tétanie
qui te permet de regarder ta mère
en face
d'embrasser le front de ton père
d'enlacer les arbres feuillages et troncs
et d'épuiser ta faim parmi les noirs cochons
venus de Thrace
Sois la signature la rature
de ce qui n'a ni sens
ni avenir ni mesure
ni progéniture.

La petite bouérigère (14 août 1990)
André LAUDE



LETTRE À UNE CÔTE DE MON FRERE
à André Laude

Sois ce qui en toi
N'arrive pas à
être

Nous sommes ce que nous sommes
Et si tu es
Je serai
J'ajouterai
C'est promis
En riant, en pleurant
A la bête
A la somme
Ce que j'ai cru trouver
Touchant du bout du coeur
Le coeur de l'essentiel

Sois le pâtre du flutiau
Des grenouilles à bon dos
Qui clabaudent au Marais
Sous les lunes-réverbères,
En l'an 90 de notre ère
Au miel des laudateurs
Préfère toujours
A l'aube
La gloire du plein chant
L'annonce toujours recommencée
D'une nouvelle espérance

Que dans les tempêtes
De tes rêves fracassés
Le vin noir de tes nuits d'angoisse
Tu psalmodies la ballade des noyés
Trouve un espar de haut bord
et d'amitié
pour tou salut
Et pour ta course continuée
Vers de plus doux rivages

Sois la cendre de Giordano Bruno
Dispersée sur nos têtes
Sois l'en-marche de Vlado
Le grand russe farouche
Sois la poussière de lune
Qui nimbe Hikmet au cachot



Sois le bras de Cendrars
Dans la boue des tranchées
Et les mains de Jara
A la hache tranchées
Sois la vertèbre de Puig Antich
Qu'ils n'ont pas su briser
Celle du souvenir
Ne laisse pas les stigmates
envahir ta face
Peu sont prêts encore
Pour le baiser au lépreux
Qui ne savent pas
Aux souffrances fécondes
Le droit d'imprimer
ses pensées sur sa peau
Et de donner à voir
La face cachée du monde
Tu n'es pas l'ennemi
Cesse de te combattre
aborde enfin tranquille et résolu
Aux terres de lutttes et d'espérances
De la fraternité retrouvée
Nous y trouverons
Des femmes
et des enfants
Le meilleur sourire
Des peuples voyageurs
Nous y chargerons
Nos stylos
Encore
Et toujours
Pour écrire
Et nous dire
Notre très pur amour
Sois ce qui en toi
N'arrive pas à
Être !

La petite Bouérigère (14 août 1990)
Yann ORVEILLON